

ON  
VOUS  
EN DIT  
PLUS

AFGHANISTAN Neuf mois après l'embuscade qui vit périr dix soldats français,

# Dans la vallée de

► Deux mille neuf cents soldats français opèrent en Afghanistan.

► Parmi eux, les trois cents hommes et femmes de la base avancée Tora, en Surobi, à l'est de Kaboul.

► Pendant deux jours, nous avons partagé leur quotidien.

EN SUROBI, PAR  
JULIEN LÉCUYER  
Endireplus@  
lavoixdunord.fr  
PHOTO « LA VOIX »



« Évacuez, évacuez ! » À l'intérieur du véhicule de l'avant blindé (VAB), soldats et munitions basculent violemment. Les portes arrière s'ouvrent à la volée. Projétés sur la piste poussiéreuse qui longe un talweg, FAMAS en avant, les hommes du 1<sup>er</sup> Régiment d'infanterie prennent position autour du gros scarabée de 13 tonnes échoué près du vide. « Big merdas ! », tonne le sous-officier. Il sait de quoi il parle : un VAB bloqué, c'est deux sections immobilisées. Une proie de choix pour les « fantômes », les insurgés, à l'heure où la nuit tombe.

Bienvenue en Surobi, longue vallée de l'Hindu Kush à 70 km à l'est de Kaboul, au carrefour des axes de communication avec Jalalabad et le Pakistan. C'est là, dans la FOB Tora (base avancée), que trois cents soldats du BATFRA, le bataillon français, ont posé leur paquetage depuis août 2008. C'est de là que sont partis les gars du 8<sup>e</sup> RPIMA, avant d'être pris sous le feu ennemi à Sper Kunday, le 18 août. Dix morts au total, et la découverte en France qu'on mène ici une guerre. Un conflit sans front, auquel les Américains ont offert un acronyme : « OOTW » (Operation autre que la guerre).

La FOB Tora constitue la pièce maîtresse du dispositif de contrôle de Kaboul. Autour

« On peut se faire taper n'importe où et par n'importe quoi. On avait la culture de l'affrontement direct, on a dû s'habituer à un non conventionnel. »

du noyau formé par les sections du 1<sup>er</sup> Régiment d'infanterie, du 3<sup>e</sup> Régiment du génie et du 40<sup>e</sup> Régiment d'artillerie, viennent s'attacher la 1<sup>re</sup> brigade motorisée, une section de l'Armée nationale afghane et les équipes d'observation qui pilotent et analysent les images des drones. Rattachée au Regional Command Capital de l'OTAN, la base a enflé de quelques hectares, portée par l'ambition du général Stollsteiner d'en faire le pied à terre du BATFRA d'ici l'automne. Huit cents hommes, au cœur de la zone rouge.

Celle où la menace est omniprésente, à telle enseigne qu'elle fait le sel de toutes les conversations entre soldats, arrivés depuis février. Ce jour de la semaine dernière, c'est l'histoire d'un miracle qui passe en boucle : « Le caporal au volant du VAB a vu un éclat sur la route. Par réflexe, il n'a pas donné de coup de frein, mais a préféré faire un écart. On a suivi. » « Qu'est-ce qu'il



ly avait ? » « Une TC6. » Une mine anti-char. Six kilos d'explosifs capables de transformer en confiture un équipage de VAB. Vingt-trois ans de service n'avaient pas préparé le lieutenant Géry\* à ça : « On peut se faire taper n'importe où et par n'importe quoi (...). Tout devient suspect : une voiture avec un homme seul à bord, un fil qui dépasse sur la route, l'absence d'enfants dans un village, la terre fraîchement remuée. » Les soldats ont appris à vivre avec la crainte des Chicoms, ces obus chinois de 107 mm que les insurgés tirent au jugé et dont le procédé de mise à feu laisse admiratif le régiment d'artillerie. Dans la grande majorité des cas, la technique se limite au harcèlement sans frais des forces de la coalition. Elle blesse parfois, cependant. Comme en avril, au camp Warehouse de Kaboul où trois soldats furent touchés par les éclats.

Difficile, dans ces conditions, de garder son sang-froid quand on quitte le camp qui jouxte la Highway 7 de Kaboul pour les ruelles de Surobi. L'adjudant en charge des actions civilo-militaires peste : « Quand les jeunes débarquent, ils ont le doigt sur la gâchette, ils sont nerveux. C'est pas bon. » Il faut « gagner les cœurs pour gagner la guerre », dit-on. Entendez : financer à tour de bras tous les projets des zones où les

Français sont engagés. Une école, une clinique, des piles de pont... Ou un champ d'oignons, comme celui que notre VAB a défoncé en versant au fossé. Le budget des actions civilo-militaires était de 400 000 € pour la Surobi et la Kapissa voisine, il devrait en 2010 passer à 2,6 M€. Sur l'ensemble du théâtre et sous l'impulsion du rapporteur spécial pour l'Afghanistan Pierre Lellouche, on parle même de

« Quand les jeunes débarquent, ils ont le doigt sur la gâchette, ils sont nerveux. C'est pas bon. »

40 M€ en 2010, contre dix cette année. Car les résultats sont là. Les renseignements affluent sur les caches d'armes et les groupes d'insurgés qui se déplacent à la faveur de la nuit. L'armée française profite de sa bonne réputation pour tisser des liens de confiance. « On rencontre les maliks (chefs de village), les instituteurs, on serre beaucoup de mains. Les Français passent bien pour ça. Ils respectent la culture.

Ils n'arrivent pas en pays conquis », note le lieutenant Géry. Pourtant, on rêve aussi d'affrontements, à la FOB Tora, « Il faut devenir chasseur, dès qu'on a un renseignement, tempête le caporal chef Ludovic, avant de se raviser : « Enfin, l'essentiel, c'est de ramener tout le monde. » À demi-mots, à l'ombre de Papa Oscar, le poste d'observation qui protège la FOB, tout est résumé : face à l'envie d'en découdre, il y a le temps. Celui dont les soldats parlent tous et qui sépare du retour au pays. Celui qui joue contre la coalition et qui rend la contre-insurrection, comme l'exprimait Lawrence d'Arabie, aussi lent et délicat que « manger de la soupe avec un couteau ». ■

(\*) À la demande de l'armée française et pour des raisons de sécurité, nous ne donnons aucun nom de famille.

#### POUR EN SAVOIR PLUS

► Lire  
« Mourir pour l'Afghanistan », par Jean-Dominique Marchet, Jacob-Duvernet, 18,90 €.  
« Afghanistan, regards croisés », par Véronique De Viguier et Marie Bourreau, Hachette, 10 €.  
► Surfer  
– <http://jlecuyer.blogs.lavoixdunord.fr>  
– [www.afghana.org](http://www.afghana.org)  
– [fr.wikipedia.org/wiki/Afghanistan](http://fr.wikipedia.org/wiki/Afghanistan)

nous sommes retournés en Surobi où la France tente de couper la voie aux insurgés.

# tous les dangers

#### EN CHIFFRES

## 3 400

militaires français sont présents en Afghanistan, au Tadjikistan, au Kirghizistan et en Océan indien.

## 1 500

soldats français servent au sein du Regional Command Capital.

## 600

sont déployés au groupement tactique interarmes Kapissa, pour des missions de contrôle de zone.

## 27

soldats français sont décédés depuis 2004.



#### REPÈRES

**27 septembre 1996.** Les talibans prennent Kaboul et imposent la loi coranique.

**9 septembre 2001.** Assassinat de Massoud, le commandant de l'Alliance du nord qui résiste aux talibans.

**7 octobre 2001.** Après les attentats du 11 septembre, début des frappes américaines. Le pouvoir des talibans est renversé, Hamid Karzaï est élu président en 2004.

**11 août 2003.** L'OTAN prend le commandement de la Force internationale d'assistance à la sécurité.

**Septembre 2008.** Décision de maintenir et renforcer les troupes françaises en Afghanistan.

## Les Français en première ligne... de la formation

Sur le terrain depuis 2001, l'armée française a investi aussi les salles de classe. En sept ans, elle a formé plus de 5 000 officiers afghans, non sans difficultés.

Le capitaine Pascal bout. Et ce n'est pas à cause du soleil qui plombe les flancs du Garib Ghar, terrain de jeux montagneux du KMTC (Kaboul Military Training Center). « Il ne vise même pas ! » Face à lui, l'un des cadets de l'Armée nationale afghane (ANA) défouraille sans regard pour la cible. Le capitaine s'étranglerait de rage s'il n'avait appris à mesurer l'immense fossé entre la théorie française et la pratique afghane. C'est toute la difficulté de la mission EPIDOTE, lancée en 2002 par les États-Unis : réussir à muer civils ou anciens moudjahidines en cadres de l'ANA. La France a relevé le défi. Après avoir assuré la formation d'un bataillon entier, elle se concentre de-

puis sur celle des officiers. Cinquante-sept instructeurs entretiennent un réseau francophile en distillant la « french touch » auprès des chefs de section et des commandants d'unité d'infanterie, des officiers d'état major, des spécialistes du renseignement et de l'administration.

#### Des manques

Pour les commandants d'unité, le stage dure six mois. Pas de trop pour « poser le vernis », selon un officier français. « Nous manquons d'encadrement afghan. Aujourd'hui, par exemple, il n'y a qu'un lieutenant pour 140 cadets. Alors on s'occupe de tout : de leur hygiène, de leur tenue. Regardez l'état de leurs chaussures. » Les élèves montrent des rangiers troués et des casques sans jugulaire. « Au regard des standards européens, seules les forces spéciales ressemblent à un régiment français », note un autre. L'enjeu est pourtant essentiel.



« L'ANA est le seul organe qui fonctionne », explique le colonel Heyraud, responsable du dispositif EPIDOTE. D'où la nécessité de s'y appuyer. Sauf que les États-Unis, en fixant l'objectif à 240 000 hommes pour 2014, « voire 2012 », embarrassent la France qui rechigne à faire en trois mois ce qu'elle réalise d'ordinaire en six. Cette marche forcée

se double d'une autre préoccupation. Celle de l'affectation des profus. « L'ANA n'affecte pas en fonction des compétences, regrette le colonel Heyraud. La logique de filiation prime. Américains et Britanniques font du « tracking » (suivi) mais on n'arrive pas à en avoir les résultats. On se demande même parfois si on ne les retrouve pas en face. » ■ J. L.

#### TROIS QUESTIONS AU... général Michel STOLLSTEINER, commandant le Regional Command Capital et représentant du chef d'état major des armées



« Nous resterons ici aussi longtemps que les Afghans le voudront. »

Après l'embuscade du 18 août 2008, vous aviez parlé d'un « excès de confiance » de l'armée française. Aujourd'hui, qu'en est-il ?

« La situation n'a plus rien à voir. Quand j'ai pris le commandement du RC-C, le 8 août 2008, on n'allait plus dans la partie centrale de la vallée d'Uzbeen (lieu de l'embuscade). Depuis un mois et demi, nous y avons installé un poste avancé de l'Armée nationale afghane (ANA). On a pu couper un des axes de communication des insurgés. Dans le district de Surobi, on peut constater que la population nous apporte son soutien. Avec l'ANA et les actions civilo-militaires, nous avons réussi à créer un lien de confiance. Est-ce que tout est rose ? Non, les insurgés peuvent toujours perpétrer une action spectaculaire qui marque les esprits. »

La tenue en août de l'élection présidentielle ne fait-elle pas craindre un embrasement ?

« Nous avançons d'échéance en échéance. Hekmatyar (l'un des chefs des insurgés) avait promis des actes d'éclat pour le "Victory Day", qui célèbre fin avril le retrait des troupes soviétiques. J'attends toujours. La présidentielle peut être une période de tension. Mais en ce moment, nous n'avons aucun indicateur. La question que les Français se posent, c'est : combien de temps allons-nous rester ?

« On est aujourd'hui, en 2009, à une ligne de rupture. Nous disposons de trois années cruciales pour voir émerger une armée afghane solide de 140 000 hommes. Or, actuellement, l'essentiel des

75 000 soldats opérationnels est positionné au sud. Ce qui crée un déséquilibre. Supporter le poids des opérations tout en montant en puissance n'est pas une bonne chose. L'arrivée de renforts américains pourrait permettre d'assurer la sécurité aux frontières le temps que soient formées l'ANA mais aussi une vraie police afghane dont l'apparition tarde. Si les conditions sont remplies dans trois ans, on pourra réfléchir à un éventuel retrait. Saurons-nous faire mieux que les Soviétiques ? Oui, car l'engagement est différent et nous n'avons pas toute la population à dos. L'histoire a montré que jamais les étrangers ne se sont imposés en Afghanistan. Il faut donc se dire que nous resterons ici aussi longtemps que les Afghans le voudront. » ■

RECUEILLI PAR J. L.